

On peut voir en outre les comédiens Smith et Cook dans une scène désopilante ; deux comédiens chinois, Robetta et Doreto, à leur buanderie, sous l'influence de l'opium ; les trois sœurs Lane dans leurs chansons et danses nouvelles entremêlées de jeux acrobatiques ; les duettistes français Paulo et Dika, dont les chansons françaises charment tout le monde. La représentation se termine par une farce jouée par Kelly McBride, et Walton, intitulée *Muldoon's Gymnasium-which*.

PRIMES DU MOIS DE JANVIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—H. Legrand, 176, rue St-Jacques ; Israël Monette, 451, rue Lagauchetière ; Hôpital Notre-Dame ; J.-P.-C. Larose, 2267, rue Notre-Dame ; P. Villeneuve, 333, rue Sanguinet ; Dame André Laporte, 31, rue des Commissaires ; D.-D. Montplaisir, 50, rue Drolet ; Mlle Isabelle Lacombe, 424, rue des Seigneurs ; Ambroise Trudel, 365, Avenue de l'Hôtel-de-Ville ; Paul Dufault, 928A, rue de Montigny.

Saint-Henri de Montréal.—Dame Jos. Quyg, 92, rue St-Jean.

Pointe Saint-Charles.—Dame Edouard Houle, 292, rue Centre.

Mile-End, Montréal.—Dame S. Goulliaud, 577A, rue Clarke.

Moissonneuse.—L. Séguin, 35, avenue Pie IX.

Québec.—G.-R. Grenier, 106, rue du Pont, St-Roch.

Trois-Pistoles.—Joseph Rioux.

Drummondville.—J.-D. René.

Hull.—J.-O. Laferrière.

Saint-Jovite.—G. Giard.

Halifax, N.-E.—P. Gautier, commissaire du vapeur postal "Pro-Patria."

Fall-River, Mass.—Dr F. de Borgia Bergeron.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

C'est en vain que le coupable
A mon Premier fait mon Dernier.
On applaudit à mon Entier,
Quand mon Dernier est équitable.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 662

Charade.—Cor-don.

Ont deviné : D. Blondelle et D. L'Ecureuil, Chicago ; Mlle F. Turgeon, Joseph Drolet, Montréal ; Mlle Eva Dion, Chs Lecours, Québec.

GRAVURE-DEVINETTE



MÈRE ET ENFANT

—Je possède, dit la mère,
Deux bluets d'un bleu si doux
Que ceux des champs sont jaloux.
Qui devine ce mystère ?...

L'enfant dit en riant :—Oh ! moi, je m'y connais :
Mes deux yeux sont tes deux bluets.

—J'ai toujours fraîche et vermeille.
Une fleur qui sait parler,
Et sourire et m'appeler !
C'est bien une autre merveille.

L'enfant dit en touchant ses lèvres :—M'y voici :
La fleur sait t'embrasser aussi !

—J'ai, sans qu'on y prenne garde,
Un collier qui n'est pas d'or,
Mais plus précieux encor ;
Mon cou nuit et jour le garde.

—Ton collier, dit l'enfant, je ne m'y trompe pas,
Est fait de mes deux petits bras.

—Je possède une autre chose
Sans laquelle je mourrais,
Quand même je garderais
Collier, bluets, fleur qui cause.

L'enfant dit, tout ému d'amour et de bonheur :
—Cette fois, mère, c'est mon cœur.

SOPHIE HUE.

LA CORBEILLE A TRICOT

Il existe un village où autrefois les jeunes filles ne savaient pas seulement tricoter des bas, et où le plus grand nombre des enfants allaient nu-pieds. Le maire de ce village, magistrat aussi éclairé que zélé pour le bien-être de ses administrés, avait beau donner des ordres rigoureux pour que les petites filles apprirent à tricoter chez la maîtresse d'école, on ne put obtenir aucun succès. Quelques-unes paraissaient trop maladroites pour cette occupation ; d'autres sous divers prétextes, se dispensaient de fréquenter la classe de tricot. Sur vingt jeunes filles, une seule avait appris à faire des bas avec beaucoup d'adresse et d'habileté.

L'institutrice, femme remplie d'esprit, de talent et d'aménité, dit un jour :

—Je saurai bien les décider toutes à travailler avec ardeur.

Elle prit du carton, et en confectionna une petite corbeille à tricot d'une forme élégante et ornée de papier de couleur. Elle la donna comme prix d'encouragement à celles des jeunes filles qui travaillaient le plus habilement. Toutes les élèves voulurent à l'instant avoir de semblables corbeilles ; mais la maîtresse leur dit :

—Quand vous saurez tricoter, vous en aurez une pareille ; maintenant elle ne vous servirait à rien.

Dès lors les petites filles s'appliquèrent beaucoup au tricotage, et bientôt on les vit toutes traverser le village avec leur charmantes corbeilles au bras, ou s'asseoir en cercle dans la verte prairie et tricoter avec activité. Non seulement elles pourvurent leur maison de jolis travaux, mais encore elles en fournirent aux marchands du voisinage, de sorte qu'elles gagnèrent beaucoup d'argent par une occupation facile, pendant les heures qu'autrefois elles perdaient à bavarder entre elles et à ne rien faire.

Ce que nous tendraient pas de belles espérances,
Souvent devient facile avec des récompenses.

Pascal a beau dire, ce n'est pas le mois qui est haïssable, c'est la fin du mois.—PAUL MASSON.

IL EST SEUL

Pourquoi tant de gaieté chez les enfants lorsqu'approchent les fêtes de Noël et du jour de l'an ? D'où leur vient cette joie folle, non accoutumée, qui brille dans leurs jeux candides ? Sont-ce les jouets, les bas suspendus remplis de bonbons, l'arbre de Noël, les étrennes, en un mot, qui font ainsi voler le cœur de ces chers petits ? Tout cela sert à expliquer ce bonheur de l'enfant, mais ces douces choses n'en sont pas l'unique motif. L'enfant pauvre ne connaît pas les jouets, il n'a jamais suspendu son bas au-dessus de la cheminée pour recevoir les largesses du Petit-Jésus, ses yeux n'ont jamais admiré la beauté d'un arbre de Noël, cependant l'enfant pauvre sent, lui aussi, son cœur se remplir de bonheur à l'approche de ces beaux jours. Ces fêtes ne lui apportent que des caresses plus nombreuses et plus tendres qui ne suffisent pas encore à expliquer sa joie. Cette gaieté qui illumine le front de l'enfant pauvre comme le front de l'enfant riche a une cause commune à tous.

Voyez-les, au lendemain de la naissance du Sauveur, abandonner jouets, bonbons et caresses ; regardez-les aller trotinant au côté de leur maman, la main dans la sienne, se diriger vers le temple : c'est la visite à l'Enfant-Jésus. Voilà pourquoi tant de joie, pourquoi tant de bonheur dans ces petits cœurs.

Cette fête des enfants, cette époque solennelle des cœurs purs, j'en ai été le témoin cette année.

Je passais devant Notre-Dame, une foule de femmes et d'enfants couvraient le porche. On allait, on venait, on courait presque, tous souriaient. Je suis ce courant, j'entre, il faisait presque noir dans la grande église. Seul un autel resplendissait. Une foule était autour. Je me dirige de ce côté. Je suis surpris. J'avais cru voir la grande et magnifique grotte et le rocher du dernier Noël, mais non. Grotte, rocher, rois Mages, bergers, troupeaux, âne, bœuf, point. Saint-Joseph et la Sainte-Vierge même n'y étaient pas. Seul l'enfant Jésus sur un peu de paille dans sa crèche. En arrière un tableau représentant l'étable, l'étoile et des anges ; puis des lumières, des fleurs de chaque côté et au pied de l'autel, c'est tout.

Les enfants avaient les yeux fixés sur Jésus souriant. Eux aussi lui souriaient. Tout-à-coup, près de moi, je remarque un petit dont l'expression contrastait avec celle de ses joyeux voisins. Il tenait sa mère par la main. Sa figure n'était pas épanouie comme celle des autres. Dans son œil je lisais son bonheur, mais quelque chose annonçait un certain regret dans cette âme enfantine. Longtemps le petit resta les yeux ainsi fixés. Enfin, levant la vue sur sa maman, il la tire à lui, lui faisant signe de se pencher. La mère approche son oreille de la bouche du mioche. Il lui dit :

—Maman, de tous les Petits-Jésus que j'ai vus aujourd'hui, c'est celui-ci que j'aime le plus. Nous viendrons le voir souvent, n'est-ce pas ?

—Le dernier que nous avons visité est pourtant bien plus beau, cher, répond la mère.

—Oui, continue l'enfant avec tristesse, mais celui-ci, il est seul, il n'a pas... sa mère !

Et l'âme trop remplie de cet ange déborda, je vis une larme rouler sur sa joue.

GUSTAVE DE JUILLY.

Bon petit cœur :

—Maman, empêche donc p'tite sœur de tirer les oreilles du chien !

—Pourquoi ça, mon chéri ?

—Parce que c'est à mon tour de les y tirer.